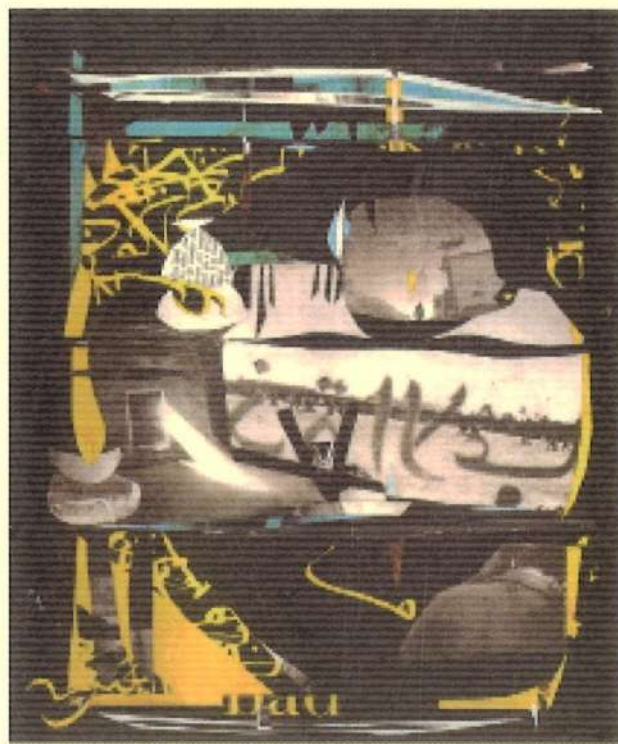


UNIVERSITE MOULAY ISMAÏL
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines
MEKNES

Poétique de la Ville Marocaine



Série actes de colloques 23 /2009

“Les mœurs de la ville” : voyageurs Français et “mœurs indigènes” au Maroc dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Adnen Mansar

Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Sousse, Tunisie

Les discours sont, eux aussi, des événements, des moteurs de l'histoire, et non seulement des représentations... d'abord [ils] rendent les actes possibles ; ensuite [ils] permettent de les faire accepter : ce sont là, après tout, des actes décisifs.

Tzvetan TODOROV, *Nous et les autres*, p. 14.

Introduction :

Le Maroc a toujours éveillé la curiosité européenne. Les voyageurs qui le visitent à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle mettent l'accent sur le caractère fermé d'un pays qui, bien que se trouvant aux portes de l'Europe, est toujours resté inaccessible, cloîtré derrière des frontières farouchement gardées. Il y eut certes des voyageurs Européens et surtout Français au Maroc depuis le XVI^e siècle et Henry de Castries en cite un bon nombre¹ ; mais la plupart d'entre eux n'ont pas laissé de récit de leurs voyages, et pour ceux qui l'ont fait, la priorité a été toujours à l'exploration géographique au sens étroit du terme. Emilien Renou², dans un ouvrage publié en 1846, avait recensé 258 ouvrages écrits par des Européens traitant entièrement ou partiellement du Maroc entre 1532 et 1845, mais ces écrits ne sont pas tous des récits de voyage. Notre intérêt va se porter sur les relations de voyage publiées à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, notamment ceux de la période allant de 1870 à 1900. Parmi ces derniers, notre préférence ira aux voyageurs qui se sont livrés à une certaine réflexion sur l'autre, « l'indigène », le Marocain, le « mahométan » ; ainsi, dans un premier temps, nous nous intéresserons au contexte dans lequel ces voyageurs se sont rendus au Maroc, et sur leurs premières réactions à l'égard de ce monde qu'ils sont venus « découvrir ». Dans un deuxième temps, nous examinerons leur perception des mœurs marocaines, particulièrement dans le milieu citadin.

I- Les voyageurs face au Maroc

1- Des chargés de mission

C'est aux alentours de 1850, et plus particulièrement au lendemain de 1870, qu'on assiste à une véritable floraison des récits de voyages, écrits notamment par des Français, agents diplomatiques, chargés de mission ou simples aventuriers. La

¹ - Castries, Henry de : *Agents et voyageurs français au Maroc, 1530-1660*, Paris, E. Leroux, 1911. Voir également Denise Brahim : *Opinions et regards des Européens sur le Maghreb aux XVI^e et XVIII^e siècles*, SNED, Alger, 1978.

² - Renou, Émilien Jean : *Liste des ouvrages, cartes, plans, vues et dessins relatifs à l'empire du Maroc...*, Paris, Impr. royale, 1846.

France, au lendemain de sa défaite devant les Prussiens avait commencé à « regarder ailleurs » et à bâtir son propre projet colonial : celui-ci trouve alors un grand soutien auprès des sociétés de géographie qui financent des missions de reconnaissance aux quatre coins du monde « non civilisé ». L'église apporte également son aide à l'effort colonial de la Troisième République; quant aux universités, elles apportent leur contribution au projet expansionniste en forgeant tout un arsenal de justifications et de théories dont on avait besoin pour convaincre une opinion publique quelque peu réticente.

Ainsi, la plupart des voyageurs qui visitent le Maroc en cette période sont tous plus ou moins engagés; le lecteur découvre dans leurs récits un intérêt pour les choses marocaines qui dépasse celui de simples curieux venus goûter au plaisir de la découverte. La curiosité affichée à l'égard d'un pays de l'Islam « resté à l'écart de la civilisation » est une justification à posteriori, d'une mission plus ou moins officielle dont ils avaient été discrètement investis. Les Docteurs Bleicher, Décugis et Marcet accompagnent, comme médecins, respectivement l'ambassade de Tissot, de Vernouillet et de leur successeur Ordega¹; Gabriel Charmes et Henri Duveyrier sont chargés d'accompagner Féraud, successeur d'Ordéga, dans sa mission auprès du Sultan ; le premier était Officier de la Marine, rédacteur au *Journal des Débats*, déjà connu pour ses études sur la politique extérieure et coloniale et sur la marine de guerre, et pour ses voyages en Turquie, en Palestine et en Tunisie². Gabriel Charmes pour qui la France avait « d'autres frontières que les Vosges », était un incondicional de l'expansion coloniale³. Henri Duveyrier était, pour sa part, géographe et membre actif de la Société de Géographie de Paris ; connaissant l'arabe, il effectue dès 1857 un voyage en Algérie, puis un autre voyage d'exploration du Sahara deux ans plus tard⁴. Etienne Richet est chargé en 1901 par Waldeck Rousseau, président du conseil des ministres, d'entreprendre un voyage de reconnaissance aux confins algéro-marocains pour les besoins de la politique

¹ - Ils ont publié :

- Dr Bleicher : *Un voyage au Maroc*, 1875.

- Dr Décugis : *Relation d'un voyage dans l'intérieur du Maroc*, 1878.

- Dr. Marcet : *Le Maroc; voyage d'une mission française à la cour du Sultan*, 1885.

² - Gabriel Charmes : "Une ambassade au Maroc" in *Revue des Deux Mondes*, vol. 75, 3^e période, mai-juin 1886, pp. 839-879. Un deuxième article qui porte le même titre est publié dans la même revue (vol. 67, 3^e période, sept.-oct. 1886, pp. 42-63). Le récit complet de ce voyage sera publié en 1887, après sa mort sous le titre de *Une ambassade au Maroc*, 350 pages et 14 chapitres. G. Charmes est surtout rendu célèbre par un autre ouvrage : *La réforme de la marine*, (Paris, Calmann Lévy, 1886) qui reprend la matière de trois articles parus dans *La Revue des Deux mondes* en 1884 et 1885.

³ - Girardet, Raoul : *L'idée coloniale en France*, pp. 57-58. Voir à ce propos l'article de Gabriel Charmes : « La politique coloniale » in *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1883.

⁴ - Henry Duveyrier collaborait activement à la publication de plusieurs revues spécialisées dans la géographie (le *Bulletin de la Société de géographie*, les *Annales des voyages*, la *Revue algérienne et coloniale*, l'*Année géographique*, le *Bulletin annuel de la Société de géographie*). Il publia un ouvrage sur un voyage qu'il fit en Tunisie (*La Tunisie*, Paris, Hachette, 1881) mais son principal ouvrage est intitulé *l'Exploration du Sahara* (avec un 1^{er} vol. qui fit date : les *Touaregs du Nord* ; Paris, 1864).

d'expansion française¹. Tissot, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de France au Maroc, rédige un « itinéraire de Tanger à Rbat » et, manifestant son intérêt pour la *Société de Géographie*, il lui soumet le récit de cette mission on ne peut plus officielle².

Ce sont là des voyageurs peu ordinaires, pour qui le voyage n'est pas une fin en soi mais un moyen de servir une politique arrêtée en haut lieu. C'est peut être ce qui explique la grande ressemblance entre leurs récits. Il y eut certes d'autres voyageurs moins engagés, ou plutôt différemment engagés, comme ce fut le cas de Pierre Loti, mais les « professionnels » étaient en train de l'emporter sur la scène marocaine. C'est que, « à l'orée du nouveau siècle, le contenu et le statut de cette enquête sur le Maroc se métamorphosent profondément. L'inventaire se substitue à la reconnaissance. L'explorateur s'efface devant le chercheur. Le spécialiste prend le relais de l'amateur. Et la quête du savoir n'invoque plus des alibis personnels, donc subjectifs. Elle avoue ouvertement son objectif politique : préparer et étayer la politique alors adoptée de « pénétration pacifique »³.

Il faut souligner toutefois qu'en s'adressant à des personnalités aussi célèbres du monde de la littérature et des sciences géographiques, comme c'était le cas de Henri Duveyrier et de Gabriel Charmes, les représentants de la tendance expansionniste avaient à la fois pour objectif de s'allier cette élite et de provoquer un mouvement plus soutenu envers le projet colonialiste au sein de l'opinion publique de l'époque. Sur un plan purement technique, parallèlement à ce « passage à l'institution », le géographe joue un rôle bien plus important ; il est celui qui synthétise le travail des ethnologues, géologues, cartographes, hydrographes et autres spécialistes⁴.

Cette époque connaît une extraordinaire floraison des sociétés de géographie; les causes ne sont pas à rechercher uniquement dans l'appui des pouvoirs publics mais également dans l'engouement de l'opinion publique pour tout ce qui se

¹ - « Faites boucler vos valises. Je désire que vous arriviez le plus tôt possible dans le Sud Oranais. Oranais. Je saurai reconnaître vos services : à votre retour vous serez pourvu d'un poste diplomatique... mon rôle se bornait à précéder [la mission militaire française] presque sans escorte, et à fournir des notes sur les tribus de la frontière », Etienne Richet : *Voyage au Maroc*, Paris, Vasseur, 1909. Etienne Richet fut également membre de la société de géographie d'Anvers. Il fait de nombreux voyages qui le mènent en Alaska en 1896, au Siam, au Congo, à Madagascar, en Egypte et en Maurétanie. Son premier voyage au Maroc date de 1902, mais *Voyage au Maroc* est le récit du second voyage qu'il entreprend vers 1904-1905 « pour compléter mon enquête au Maroc » (p. 24).

² - « Le travail que je soumetts à la Société de Géographie a pour but de combler quelques-unes des lacunes [dont souffre notre connaissance du Maroc]. Les observations qui y sont consignées ont été recueillies dans les trois voyages que j'ai fait, le premier à Fès, en octobre et novembre 1871, le second à Sla, en janvier et février 1874, le troisième à Meknès, aux mois de mars et d'avril de la même année. La carte qui accompagne ces itinéraires a été complétée par les détails recueillis dans les nombreuses explorations partielles auxquelles je me suis livré pendant mon séjour au Maroc », Tissot, Charles Joseph : « Itinéraire de Tanger à Rbat », extrait du *Bulletin de la Société de Géographie* (septembre 1876), Paris 1876.

³ - Rivet, Daniel : *Lyautey et l'institution du protectorat français au Maroc 1912-1925*, vol.1, L'Harmattan, 1996, p.20.

⁴ - Rivet, p.20.

rapporte au monde des voyages. En effet, c'est « le mouvement géographique qui familiarise l'opinion avec les questions coloniales. Il contribue à donner aux expéditions Outre-Mer une justification morale, à renforcer l'idéal européen d'universalisme. Son rôle est décisif dans la multiplication des explorations, et surtout dans leur retentissement populaire »¹. Des chiffres confirment le développement du mouvement géographique : La Société de Géographie de Paris, fondée en 1821, ne comptait en 1873 que 780 membres. Elle verra le nombre de ses adhérents atteindre les 2000 en 1880. D'autres sociétés de géographie sont fondées dans les principales villes de France, à Lyon en 1873, à Bordeaux l'année suivante, puis à Marseille, à Montpellier... etc. En 1881 la France comptait 9500 membres de sociétés de géographie sur un chiffre global de 30000 dans le monde² et le phénomène ne serait pas que français³.

Entre les tenants du projet colonialiste et les sociétés de géographie la complicité était grande⁴. Cette complicité englobait également d'autres groupes de pression. Dans une étude sur l'expédition de Francis Garnier au Tonkin, Jacques Valette avait mis en exergue cette coalition entre les membres des missions catholiques, les anticléricaux, les bureaux de la marine, les sociétés de géographie et les rédacteurs d'une certaine presse liée aux intérêts coloniaux. Il s'ensuit une refonte des thèmes essentiels de la propagande coloniale, jusqu'alors développés de façon fragmentaire et dispersée, dans un même corps de doctrines, dans un ensemble conceptuel cohérent et complet. Les oppositions entre ces thèmes cèdent la place à un système commun d'argumentation structuré sur un triple plan, celui de la théorie économique, de la réflexion politique et de la conscience morale⁵.

Géographes et ambassadeurs dominent les voyages au Maroc en cette période très particulière ; néanmoins ils ne sont pas les seuls Français à le visiter. Les Français d'Algérie, qui ne sont pas moins intéressés que leurs prédécesseurs métropolitains, apportent très tôt leur contribution à la connaissance de l'Empire Chérifien. Léon Godard, un prêtre d'Algérie, vient au Maroc pour étudier sur place les possibilités d'une pénétration française dont profiterait le christianisme. Il n'est chargé d'aucune mission officielle, mais semble très soucieux de « tout ce qui regarde les intérêts de la patrie »⁶. Il inaugure très tôt une tradition qui sera suivie par d'autres ecclésiastiques et qui connaîtra son apogée à la fin du siècle

¹ - Miège, J.-Louis : *Expansion européenne et décolonisation de 1870 à nos jours*, PUF, 1971, pp. 172. 172.

² - Girardet, *op. cit.*, p. 62.

³ - Pour le reste de l'Europe, voir Miège, *op. cit.*, pp. 173-174.

⁴ - « Messieurs, la providence nous a dicté l'obligation de connaître la terre et d'en faire la conquête. Ce suprême commandement est l'un des devoirs impérieux inscrits dans notre intelligence et dans notre activité. La géographie, cette science, qui inspire un si beau dévouement et au nom de laquelle tant de victimes ont été sacrifiées est devenue la philosophie de la terre », discours de l'Amiral La Roncière le Noury, au congrès international de géographie tenu à Paris en 1875, cité par R. Girardet, *op. cit.*, p.63.

⁵ - Valette, Jacques : « L'expédition de Francis Garnier au Tonkin à travers quelques journaux contemporains » in *Revue d'Histoire contemporaine*, avril-juin 1969, pp. 190 et suiv. cité par R. Girardet, *idem*, p.70.

⁶ - Godard, Léon : *Le Maroc, notes d'un voyage (1858-1859)*, Alger, 1859, p. 147.

avec Charles de Foucauld qui fournira sur le Maroc une documentation géographique et ethnologique considérable, ce qui lui vaudra la médaille de la Société de Géographie de Paris¹. Lui aussi venait d'Algérie où le Cardinal Lavignerie déployait une activité débordante en faveur de l'expansion coloniale française en Afrique². Mais il n'y avait pas seulement des missionnaires qui venaient d'Algérie ; l'université d'Alger rejoint le mouvement et un Edmond Doutté, professeur à l'École supérieure des Lettres d'Alger, entame un voyage au Maroc qu'il consacre à Marrakech³. Convaincu que ce pays présentait un terrain de choix pour l'étude de « l'homme primitif », il vient y puiser des matériaux pour ses recherches anthropologiques mais ne ménage pas ses efforts pour se rendre utile à la cause coloniale⁴.

2- Le malaise du voyageur

L'insécurité est l'un des thèmes les plus récurrents dans les récits des voyageurs Français au Maroc. Le voyageur exprime sa crainte d'être attaqué, détroussé et peut-être même tué par ces « Marocains fanatiques ». Ce sentiment le submerge lorsqu'il prend la route entre deux villes, en rase campagne, et ne le quitte pas même quand il se retrouve en ville, il en est obsédé⁵. Léon Godard, le prêtre algéro-algérien, estime qu'un Européen doit être toujours accompagné dans ses déplacements : « voulez-vous aller de Tanger à Tétouan ou à Larache, il faut être accompagné au moins d'un soldat, outre votre guide... Mais s'agit-il de vous rendre de Tanger à Fez, un soldat ne suffit plus à vous protéger ; il faut une escorte de quatre hommes, et encore ce n'est qu'une garantie imparfaite de sécurité. Par là le consul, votre protecteur naturel, met à l'abri sa responsabilité ; mais il ne peut assurer que la canaille ameutée par quelque marabout ne vous fera pas un mauvais parti, malgré vos gardes : cela reste toujours au rang des probabilités assez graves pour qu'on en tienne compte »⁶. Si le Marocain est toujours armé comme

¹ - Foucauld, Charles de (1858-1916) : *Reconnaissance au Maroc : 1883-1884, illustrations et carte dépliant, itinéraire de l'auteur*, Éd. d'aujourd'hui, 1985 et *Reconnaissance au Maroc : 1883-1884, Texte*, Challamel et Cie, éditeurs, Paris 1888.

² - Sur l'activité du cardinal Lavignerie voir notamment :

- Meynier (Général) : *La pacification du Sahara et la pénétration saharienne (1852-1930)*, publication du comité national métropolitain du centenaire d'Algérie, sans date (1931 ?)

- Renault, François : *Le Cardinal Lavignerie, 1825-1892*, Fayard, 1992.

- Perrier, Joseph : *Vent d'Avenir - Le cardinal Lavignerie (1825-1892)*, Karthala, 1992.

³ - Doutté, Edmond : *Marrakech*, Paris 1905. Plus tard il publiera *Magie et religion dans l'Afrique du Nord*, Alger, 1909.

⁴ - Pascon, Paul : « Le rapport "secret" d'Edmond Doutté. Situation politique du Haouz, 1^{er} janvier 1907 » in *Hérodote*, n°spécial : « Géographie/Anticolonialisme/Jean Dresch », Paris, 1978.

⁵ - « J'entends des sons discordants mêlés à des coups de fusil. Est-ce une émeute ? - Oh ! Non, répond Hamet, c'est une fête, venez vite voir », Schickler Fernand : *Quelques jours au Maroc : Notes de voyage*, Paris, 1860, p. 7.

⁶ - Léon Godard, *op. cit.*, p. 4. D'ailleurs cette escorte pourrait ne servir à rien : « Je suis persuadé suadé qu'on peut voyager au Maroc sans armes, car les ennemis qu'on est exposé à y rencontrer sont de deux sortes : ou bien des brigands que la seule vue d'un européen et de son escorte suffit à tenir en respect : ou bien une tribu qui se dresse soudain dans un réveil de fanatisme et dans ce cas on ne peut que s'en remettre à la vitesse de sa monture et à la mansuétude d'Allah ». Lavoix, Jean : *Vers Fez*, sans date (voyage effectué en 1910), p. 48.

l'affirme Jean Lavoix¹, c'est sûrement parce qu'il a de bonnes raisons ; une arme sert toujours à chasser, à se défendre ou à attaquer, sauf au Maroc où, bien qu'elle ne soit pas toujours « à la hauteur des aspirations meurtrières de son propriétaire », elle sert « à massacrer non du gibier mais des hommes »².

Ce sentiment d'insécurité serait-il la projection d'un sentiment encore plus complexe ? Les voyageurs/chargés de mission se croient menacés par le chaos qui sévit, mais n'admettent pas que leur voyage au Maroc puisse être interprété comme une offense par un peuple très jaloux de son indépendance. Ils s'étonnent que « les Marocains n'admettent pas qu'un roumi voyage dans un but inoffensif de plaisir ou d'étude ; on est à leurs yeux un ennemi, un espion »³, mais oublient que, réellement, ils peuvent facilement être assimilés à des espions. Les Européens ont peur des « indigènes » parce qu'ils ne peuvent leur faire confiance, mais ces mêmes « indigènes » sont sur leurs gardes parce qu'ils redoutent, à raison⁴, que ces « étranges Européens » soient les éclaireurs d'une armée conquérante.

Sur un autre plan, le thème de l'insécurité tendrait à valoriser davantage l'image du voyageur qui, bien que menacé dans sa vie, parcourt un pays très lointain et côtoie des peuples « sauvages et imprévisibles », pour mener à bien une « mission sacrée ». Viennent alors les passages où on décrit les têtes de bandits accrochés aux remparts des villes⁵ et qui signifient au lecteur, probablement las d'attendre l'attaque tant redoutée, que le danger a toujours été dans les parages. Par ailleurs, si le voyageur ou l'ambassadeur n'est pas attaqué, ce n'est pas en raison d'un adoucissement dans les « mœurs indigènes » ; le Marocain sait parfaitement qu'il ne peut impunément attaquer des Français : « son fusil ne demande qu'à partir. Seulement, il a peur de nous. Il sait que son courage et sa colère sont de peu de ressource en face des bataillons organisés, qui peuvent défiler pendant des heures et des jours, devant les canons, qui lui inspirent le plus profonds respect »⁶.

Un voyageur est un aventurier intrépide ; il affronte le danger et va même le chercher là où il se trouve, l'apprivoise et le domine. Etienne Richet entre au Maroc « presque sans escorte », côtoie les tribus de la frontière et frôle la mort en allant sur le territoire contrôlé par Erraissouni qui, contrairement à sa réputation de bandit et de preneur d'otages, le reçoit et tombe sous le charme de ses paroles : « Je n'appartiens pas, lui dit-il, à la classe de ces roumis ignorants qui te confondent avec des brigands vulgaires, et je n'ignore pas que, si tu as enlevé M. Perdica-

¹ - Lavoix, *idem*, p. 61.

² - *Ibidem*.

³ - Léon Godard, *op.cit.*, p. 4.

⁴ - « Dans ces sentiments d'antipathie que les Marocains professent à l'égard des Européens, il faut assurément distinguer la haine de l'infidèle et la crainte du conquérant. Ils ne sauraient comprendre que l'amour de la science ou même la seule curiosité soient les uniques mobiles des voyageurs européens qui visitent leur contrée sans être commerçants ; ils ne s'expliquent les investigations et les questions des explorateurs qu'en leur attribuant le dessein de reconnaître le pays pour en faciliter la conquête à leur gouvernement : et peut-être après tout ne se trompent-ils qu'en partie ». Edmond Doutté, *op. cit.*, p. 28.

⁵ - Godard, *op. cit.*, p. 8.

⁶ - Lavoix, *op. cit.*, p. 155.

ris de sa maison de campagne, c'est moins pour le rançonner que pour faire un coup d'éclat qui attirerait l'attention des pays civilisés et montrerait l'impérieuse nécessité d'une organisation nouvelle du Maroc... On m'a dit que tu étais un esprit libéral et que tu désirais des réformes »¹. Richet donne à l'enlèvement de Perdicaris une interprétation qui n'aurait jamais effleuré l'esprit de Erraissouni. Ce dernier se trouve plus à l'aise, commence à parler de la crise marocaine et en fait une analyse digne des plus grands politologues. En fait, c'est Richet qui parle pour lui.

Le malaise du voyageur ne tient pas seulement à l'insécurité résultant de la *siba*. Elle est plus profonde encore : « *Quel que soit l'accueil que le chrétien reçoive au Maroc, il souffrira toujours s'il a une nature tant soit peu délicate, de respirer cette atmosphère de mépris... Il est certaines villes comme Salé où il est à peu près impossible de se promener sans s'attirer les huées des enfants et sans voir tomber près de soi quelques petites pierres... Dans ce voyage à travers des populations incultes nous devons bien nous figurer, si froissant que cela soit pour notre amour-propre, que nous paraissions à ces Marocains quelque chose d'impur et que notre corps même leur semble répugnant* »². Léon Godard et Etienne Richet y conviennent³. Sensibilité exagérée ? Désillusion ? Le voyageur Européen se croit naturellement un être supérieur et ne semble guère supporter l'état d'infériorité auquel il est astreint au Maroc ; le fait d'être un Européen en terre d'islam implique toujours que l'on est différent de son entourage, que l'on est avec lui dans un rapport dominant/dominé, de lui être supérieur⁴. Mais l'observateur est devenu observé ; son ethnocentrisme est ébranlé ; il essaie alors de comprendre⁵.

La même réaction se produit à la vue d'Européens plongés dans la débauche ; le voyageur est offensé de découvrir que le *kif* n'est pas fumé par les seuls Marocains, et se félicite qu'il ne s'agit pas de Français⁶ ; ainsi, il est bien naturel qu'un « mahométan » fume le *kif*, puisqu'il est naturellement sans raison. Un Européen, naturellement doté de raison et de dignité, peut, dans un moment de faiblesse, commettre le sacrilège d'y goûter. Mais un Français ne peut même pas commettre ce soi-disant sacrilège car c'est un être supérieur : il ne peut effacer en lui la raison même s'il le voulait.

L'offense est encore plus grave quand elle atteint l'image de la patrie. Pierre Loti se réjouit qu'un incident de protocole ait pris fin à la faveur du représentant

¹ - Richet, *op. cit.*, pp. 106 à 108.

² - Doutté, Edmond : *Merrâkech*, *op.cit.* pp. 25-26.

³ - « J'étais blessé de me sentir une marque d'infériorité quelconque infligée par ces musulmans », Godard, *op. cit.*, p. 13. « Nulle part le roumi n'est plus méprisé », Richet, *op. cit.*, préface.

⁴ - Saïd, Edward : *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Seuil, 1980, p. 184.

⁵ - « C'est qu'aussi nous devons faire une étrange figure au milieu de ces gens-là ! Songeons-y. De De même que nous sommes à chaque pas étonnés et surpris, n'est-il pas naturel que notre présence excite leur curiosité, qu'elle puisse à l'occasion leur fournir quelque motif de raillerie ? », A. Marcet, *op. cit.*, p. 110.

⁶ - « Je n'ai pas eu le courage de suivre jusqu'à la fin ces dégoûtants symptômes... je me suis dérobé à ce spectacle de chrétiens effaçant en eux artificiellement la raison. N'est-ce pas être témoin d'une sorte de sacrilège ? Je dois dire que les mangeurs de *madjoun* dont je viens de parler n'étaient pas Français », Godard, *op. cit.*, p. 103.

de la France¹. Au Maroc, la concurrence entre les puissances coloniales européennes donne aux Marocains et à leur sultan un faux sentiment de supériorité : « Presque tous les ans, le représentant d'une puissance européenne, accompagné d'une importante suite et en grande pompe, va de Tanger à Fez et revient de là par Meknès, sur une autre route. Des présents de prix, presque toujours inutiles, sont envoyés de la part des grandes puissances européennes au souverain noir du Maroc, et le peuple marocain voit avec fierté et étonnement les princes de l'Europe civilisée chercher à se supplanter réciproquement pour ne pas tomber en disgrâce auprès de sa majesté chérifienne. C'est là une attitude vraiment indigne ! Pour la plupart il s'agit de conclure un traité de commerce favorable, mais l'affaire serait beaucoup plus simple et surtout plus sérieuse si l'Etat intéressé envoyait simplement une canonnière à Tanger ou à Mogador... Quand on voit, en outre, de quelle manière le sultan noir reçoit toujours à cheval les représentants de la civilisation, après qu'ils ont attendu des heures en frac noir d'uniforme et tête nue, sous un soleil brûlant, et comment, après quelques mots insignifiants, il fait demi-tour et quitte l'étranger, on ne peut assez déplorer une pareille conduite des grandes puissances européennes en face d'un barbare qui sait à peine lire et écrire »².

Au milieu de la barbarie, le voyageur réfléchit et réagit comme représentant de la civilisation ; il s'émeut d'être, lui et ses concitoyens Européens, considérés comme des impurs et se révolte de voir sa patrie humiliée par des sauvages. Sa description de la société « indigène », de ses mœurs et de son système de pensée, ne peut qu'en être affecté.

II- Description de la foule : La foule dans tous ses états

1- Souks et processions

Le Maroc devient pour le voyageur un domaine de recherche ethnologique. La société marocaine est dépeinte dans ses habitudes et ses mœurs comme quelque chose que l'on juge, que l'on étudie et décrit, que l'on surveille et illustre³. A l'intérieur d'une ville, l'attention des voyageurs Européens au Maroc est accaparée par certaines scènes de la vie marocaine, et le souk y occupe forcément la première place. Un souk est une occasion pour ces observateurs intéressés de découvrir un aspect important de la société indigène ; sa description revient comme une constante dans les récits de l'époque. Le voyageur exprime son étonnement devant « les bizarres jouissances » de ces orientaux et, par là même, met en valeur la sobriété et la rationalité des habitudes occidentales⁴. Par la même occasion, il donne aux lecteurs, forcément Européens, une occasion rare de vivre une scène

¹ - Pierre Loti : *Au Maroc*, Paris, Calmann Lévy, 1890, pp. 136-137.

² - Oskar Lenz : *Timbuctou : voyage au Maroc, au Sahara et au Soudan*, vol. I, traduit de l'allemand l'allemand par Pierre Lehautcourt, Paris, Hachette, 1886, pp. 188-189. Etienne Richet reprend dans la préface de son récit la même question (*op. cit.*) mais sans citer de circonstance précise. Léon Godard, lui, est offensé de la participation des ambassadeurs de France aux fêtes musulmanes : « un autre usage qui nous abaisse beaucoup plus à mon sens ; car il nous abaisse dans la réalité et non pas seulement dans l'appréciation erronée qu'en peuvent faire les Musulmans ». *Op. cit.*, p. 14.

³ - Saïd, *op. cit.*, p. 55.

⁴ - *Idem*, p. 105.

exotique. Un exotisme à la fois dans le temps et dans l'espace. La scène leur fait revivre un monde disparu¹, les projette dans le temps passé, dans celui des foires médiévales, où la cohue de la foule fait oublier la misère du jour². Un souk marocain ressemble à une foire médiévale ; c'est un espace où le temps est figé. La place de Djamaa-el-fna à Marrakech a toujours sollicité l'exotisme des voyageurs : « C'est un changement de décor à vue et la surprise est aussi grande, pour les voyageurs, la vingtième que la première fois. Dans nos villes d'occident les plus populeuses, nous connaissons le mouvement des affaires, l'affluence des promeneurs, la foule des fêtes populaires : mais notre activité est morose et silencieuse ; nos joies même sans gaîté et sans expansion. Au Maroc rien ne se traite qu'avec des cris et des chants : travail ou plaisir, c'est toujours une profusion de gestes, une abondance et une volubilité de paroles inexplicables³. Et Loti d'ajouter : « Comme cette vie est loin de la nôtre ! L'activité de ce peuple nous est aussi étrange que son immobilité et son sommeil »⁴.

Cette foule est anonyme ; le voyageur ne parle pas de personnes la constituant mais seulement d'un groupe compact. Juste des sujets si « impersonnels » qu'ils se confondent les uns avec les autres⁵ ; Il se refuse à distinguer une particularité qui qui fasse ressortir quelqu'un de cette « masse grise » ; il n'y voit que des personnages comiques ou des atomes : une foule « vêtue de laine grise », des sorciers, des bandes armées dansant la danse de la guerre, des mendiants montrant leurs plaies, des nègres transportant des fardeaux, des ânes se roulant dans la poussière, un sol semé d'immondices, « de même nuance grisâtre que la foule »⁶. En fait, ce que le voyageur refuse de concéder à cette foule, c'est la qualité d'hommes : « existe-t-il une psychologie de l'âme indigène ? Quelles images, quels rêves se déroulent au fond de leurs cervelles ? Souffrent-ils de nos douleurs ? »⁷. La colonisation apportera par la suite sa réponse à ces questionnements : « Ce sont bien des hommes blancs méditerranéens, mais apparemment pas comme nous », écrira Gauthier⁸. Perdant aux yeux des nouveaux maîtres toute humanité, les « indigènes » ne seront plus assimilés à des animaux mais à des

¹ - « Le voyageur qui parvient à Fès possède encore la chance, unique à l'aube du XX^{ème} siècle, d'y trouver une civilisation maure que le contact de l'Europe moderne n'a pas encore entamée... derrière ces hautes murailles, c'est le moyen âge, et un moyen âge encore très vivant, avec ses industries primitives et un commerce actif », Henri Gaillard : *Une ville de l'islam : Fès*, Paris, J. André, 1905.

² - Wunemburger, Jean-Jacques : « Les structures imaginaires de l'espace à Marrakech » in *Cahier Cahier d'Etudes Marocaines*, n°15, 2001, pp.17-22.

³ - Richet, *op. cit.*, p. 228-229. Faut-il s'étonner que la même image de la place de Djmâa-el-Fna se retrouve dans des écrits contemporains ? « J'étais en train de préparer un essai... et je me suis aperçu que la place Djmâa-el-Fna de Marrakech était le lieu idéal pour le lire. Au Moyen-âge, il existait jusqu'à l'époque de Rabelais des lieux de rencontre de plusieurs villes européennes, mais ils ont disparu alors qu'ils se sont conservés miraculeusement dans la ville de Marrakech », Goytisololo, Jean : « Une lecture de l'espace Djmâa-el-Fna » in *Cahier d'Etudes Maghrébines*, 2001, n°15, pp. 35-36

⁴ - Loti, *op. cit.*, p.240.

⁵ - Richet, *op. cit.*, p. 194.

⁶ - Loti, *op. cit.*

⁷ - Richet, *op. cit.*, p. 193.

⁸ - Gautier, E.-F. : *Mœurs et coutumes des musulmans*, Paris, Payot, 1931, la préface.

insectes : « Les gens ont des figures brunes... sont-ils de la même chair que vous ? Ou bien sont-ils simplement une espèce de matière brune indifférenciée, à peu près aussi individualisée que des abeilles ou des coralliaires ? Ils sortent de la terre, ils suent et ont faim pendant quelques années et puis, ils replongent dans le tas sans nom du cimetière et personne ne remarque qu'ils sont partis. Et même les tombes elles-mêmes s'effacent bientôt dans le sol »¹.

Mais cette foule est également dangereuse et imprévisible. On passe alors à la métaphore de l'animal sauvage ; parce qu'elles « passent pour sacrées », Meknès et les villes des monts Zerhoun renferment des populations « fanatiques » à cause de l'action de quelques « sectes » : « Dans aucune ville marocaine, les processions des différentes zaouïas pour les grandes fêtes mahométanes, et surtout la naissance de Mahomet, ne sont aussi farouches et aussi bruyantes qu'ici... La foule furieuse, appartenant aux plus basses classes, et surtout les nègres esclaves et les femmes sont comme des fous ; ils déchirent les animaux qu'ils trouvent sur leur passage, chiens, moutons, chèvres, et en dévorent la viande saignante ; on dit même qu'il est déjà arrivé à Meknès que des hommes ont été sacrifiés de cette façon, et tout cela en l'honneur d'Allah et du prophète ! Nulle part la férocité de l'homme ne se montre à un tel point que dans ces fêtes mahométanes »². Le voyageur ne se réfère jamais à des contextes particuliers ; son discours est parsemé d'« on dit que », il fait de l'exception³ une règle générale, un stéréotype qui sera constamment repris par les autres voyageurs. Richet y verra lui aussi une certaine nature sauvage et l'image des crocodiles lui vient rapidement à l'esprit⁴. L'Islam est ainsi ramené à quelques représentations populaires ; il est barbarie, sauvagerie, férocité. Toute l'argumentation médiévale est alors reprise, avec un accent particulier sur « l'inspiration satanique » de l'Islam⁵.

Quand elle n'est pas furieuse, la foule est haineuse ; le voyageur a du mal à comprendre les raisons qui rendent les Marocains menaçants quand un non musulman est curieux de visiter l'intérieur d'une mosquée. S'il insiste, le voyageur devrait le faire au péril de sa vie ; il doit alors se « déguiser en musulman » et se

¹ - George Orwell parlant de Marrakech, cité par E. Saïd, *op. cit.*, p. 282.

² - Lenz, *op. cit.*, p. 189.

³ - Des études plus ou moins sérieuses conviennent que c'est là une exception et ne parlent guère d'hommes sacrifiés. Cf. Paquignon, Paul : « Le Mouloud au Maroc » in *Revue du Monde Musulman*, juin 1911, vol. 14, n°6, pp. 525-536. Roger Letourneau qui parle de l'importance des confréries à Fès (16235 membres en 1939 sur une population totale estimée à 125000 âmes), n'invoque qu'une « la danse sauvage ». R. Letourneau : *Fès avant le protectorat*, Rabat, 1987 (reproduction du texte paru la première fois en 1949), p. 609. Henri Gaillard (*op. cit.*) ne fait aucune allusion à ces « processions sauvages et sanguinaires ».

⁴ - « Des confréries que dirigent des hommes pour lesquels la religion n'est qu'une sublime épilepsie. Ne les voit-on pas, pendant les fêtes religieuses, courir les rues, l'écume aux lèvres déchirant de leurs ongles tous les animaux qu'ils rencontrent et se repaissent de leur chair saignante en l'honneur d'Allah et de son prophète ? De tels spectacles font songer involontairement à ces lacs limpides aux eaux d'azur où se prélassent de crocodiles ». Richet, *op. cit.*, la préface. Richet ne cite pas lui aussi de circonstances précises. Nous avons toutes les raisons de croire que là encore il reprend Oskar Lenz, même s'il ne le cite pas.

⁵ - Maxime Rodinson : *La fascination de l'Islam*, Maspero, 1982, p. 89.

résigner ainsi à vivre, le temps d'une visite à la dérobee, sous les habits d'un « fanatique », d'un mahométan. L'aventure pourrait mal finir, ce qui l'incite à porter une arme. Il n'y voit aucun mal car la mosquée n'est pas vraiment la « maison de dieu ». De toute façon son déguisement ne sera jamais parfait, car un bon chrétien ne réussit jamais à tricher, c'est contre sa nature. Il est alors démasqué par un grand chérif, celui de Ouezzane, à qui il était bien facile de découvrir la véritable identité de son hôte ; s'il a la vie sauve c'est parce que le Grand chérif est moins fanatique que ceux qui le vénèrent. Une tolérance que le visiteur a hâte de mettre sur le compte d'une fausse foi ou, dans le meilleur cas, sur des idées venues d'ailleurs¹.

Un autre voyageur, dont les croyances religieuses sont moins affirmées, donne une version autre du fanatisme musulman. Henri Duveyrier, accompagnant l'ambassadeur Féraud dans son voyage pour rencontrer le sultan, parle de la même ville, Fès, et des mêmes chorfas ; il rapporte néanmoins une version totalement différente. Les Marocains savent respecter l'étranger quand celui-ci respecte leur foi et leurs traditions. Les chorfas de Moulay Idriss, qui pour Léon Godard sont le symbole même du « fanatisme mahométan », ont une attitude plus joviale : ils président un banquet musical et, réaction tout à fait inattendue à l'égard de chrétiens, bénissent l'ambassade. Duveyrier en est comblé. Il y découvre une « preuve éclatante de la tolérance dans l'islamisme » et exprime l'honneur de faire partie, avec Féraud, de la grande famille de « musulmans chrétiens » : « Je ne crois pas, dit-il devant une assemblée de géographes, que l'on puisse citer l'exemple d'une congrégation catholique ayant admis dans son sein, même à titre de frère de lait, un homme qui fut autre chose que catholique »². Duveyrier exprime sa surprise de voir s'écrouler des préjugés qui, comme nous l'avons vu dans d'autres récits, ont toujours modelé la conscience européenne à l'égard du monde de l'islam³. Mais cette attitude ne pourrait-elle pas être ramenée à cet exotisme, où il s'agit moins d'une valorisation de l'autre que d'une critique de soi ?⁴ Ce n'est toutefois pas l'exotisme d'un Pierre Loti et d'autres voyageurs encore, exotisme qui finit sa course dans un refus de la modernité et une volonté de conserver les archaïsmes, la modernisation étant considérée comme un « élément inauthentique, une trahison de la spécificité »⁵. L'attitude exotique devient du coup, elle aussi, intéressée.

¹ - « Moins fanatique que ceux qui le vénèrent, parce qu'il a vu Marseille et fait le voyage d'Alexandrie sur un de nos navires. Peut-être aussi parce qu'il sait à quoi s'en tenir sur les titres de saint et de thaumaturge qu'on lui attribue, le chérif invita en bons termes M. Buchser à détailler promptement, s'il ne voulait s'exposer à une catastrophe ». L. Godard y raconte l'aventure d'un européen qui fut son compagnon de voyage. *Op. cit.*, pp. 7-8.

² - Duveyrier, *op. cit.*, p. 357.

³ - Cf. à propos de cet aspect de l'imaginaire Chrétien le grand travail de Normand, Daniel : *Islam et Occident*, les éditions du CERF, Paris, 1993. Cf. également Saïd, *op. cit.*, et les travaux de synthèse de Rodinson (*op. cit.*) et de Hichem Djait (*L'Europe et l'Islam*, Seuil, 1978).

⁴ - Tzvetan Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, points Seuil, 1989, p. 355.

⁵ - Rodinson, *op. cit.*, pp. 96-97.

Pour des auteurs comme Loti, Slade ou aussi Gabriel Charmes¹, la véritable apocalypse serait la modernisation qui s'avance en direction du monde de l'Islam par l'action concertée des nationalismes et de la colonisation. Une attitude qu'on retrouvera plus tard, à quelques nuances près, chez T.E. Lawrence. Mais cet exotisme rejoint, curieusement, le système de perception occidental du monde musulman : « Les Musulmans sont ce qu'ils sont parce qu'ils sont ce qu'ils sont une fois pour toutes »². Affaibli et totalement inoffensif, l'Islam n'est plus craint : « l'apocalypse à redouter n'est plus la destruction de la civilisation musulmane, mais plutôt la destruction des barrières séparant l'Est de l'Ouest »³. Il est, pour ces auteurs, à conserver à côté d'autres « objets » dans un musée du pittoresque, où l'on viendra, en touristes, se souvenir des âges sombres de l'humanité.

2- la ville et ses citadins: ruines et corruption

Il est à remarquer que, dans ces récits, le Marocain des villes ne jouit d'aucune estime. Les voyageurs les moins « sévères » lui préfèrent le nomade. C'est là une caractéristique majeure des récits de voyage français concernant non seulement le Maroc ou le Maghreb, mais également tout l'espace oriental. Volney, dans sa relation de voyage en Syrie, n'avait d'estime que pour les arabes bédouins chez qui la pratique religieuse est moins formelle que dans les cités.⁴ Les voyageurs préfèrent également la campagne à la cité et se font une joie de décrire la beauté du paysage marocain tandis qu'ils ne voient dans la ville que la pourriture⁵. A l'intérieur de la ville, la vision du voyageur souffre le plus souvent d'une dichotomie : à un passé glorieux ou supposé tel, plus ou moins lointain, il oppose un présent misérable et insiste sur la nature foncièrement rurale de la civilisation maghrébine. Les arabes ne sont pas seulement des créateurs de villes, mais, plus grave, « ils sont des destructeurs de villes »⁶. Les passages où un voyageur se lamente sur la splendeur perdue des cités romaines font quasiment partie intégrante de tous les récits depuis l'époque romantique. Cette partie de l'Afrique ne présente plus, pour le voyageur Européen, que des ruines et des scènes de dévastation : « Sur ce sombre rivage, autrefois la contrée de l'encens et de la myrrhe, et regardé, dans ces temps de gloire, comme le jardin de l'univers, tout

¹ - Faut-il s'étonner qu'on retrouve ces trois auteurs (Slade est britannique cf. Bernard Lewis : *Europe Islam. Actions et réactions*, Gallimard, 1992 p. 140 et s.), tous officiers de la marine et grands voyageurs, dans la polémique sur la modernisation de la Turquie, défendant presque tous la même idée, à savoir que le nationalisme turc, en tant que vecteur de la modernité, est le plus grand danger qui pèse sur « l'authenticité musulmane ». Cf. G. Charmes : *L'avenir de la Turquie. Le panislamisme*, Paris, Calmann Lévy, 1883. Pour P. Loti cf. : *Constantinople fin de siècle*, Collection Le Regard littéraire, 1991, et *Aziyadé - Fantôme d'Orient*, Gallimard.

² - E. Saïd, *op. cit.*, p.87.

³ - *Idem*, p. 294.

⁴ - Denise Brahimi : *Arabes des lumières et bédouins romantiques. Un siècle de voyages en Orient (1735-1835)*, Le Sycomore, Paris, 1982, p. 128.

⁵ - « Tout y pourrit, les chiens morts dans les sentes, les religions dans les mosquées », Richet, *op. cit.*, p.123.

⁶ - Meyzie, Vincent : *Contribution à une lecture historique des récits de voyage*, thèse, 1998. Université Bordeaux 3, p.46.

nous portait à la réflexion et à la mélancolie. Aujourd'hui, la pureté de son ciel est la même, la fécondité de son sol égale ; mais le bras de fer du despotisme y répand la stérilité et la mort... ces ruines sont plutôt l'effet d'une violence barbare et d'une rage brutale que de l'œuvre lente et solennelle des siècles. Les convulsions qui ont désolé cette belle région ont été infiniment plus terribles que ce qui est dû, dans les autres contrées, à la longue succession des âges; et elles ont produit un vide affreux, où l'on ne découvre aucun moyen de régénération »¹.

Certains voyageurs s'arrêtent sur la description de l'architecture de la ville marocaine et n'en font ressortir que l'aspect désolant, ils se croient « devant les ruines d'une ville effondrée »². On remonte alors le temps, et on ne peut s'empêcher s'empêcher de faire la comparaison entre la splendeur de la cité romaine et ce tas de ruine : « Il est impossible, écrira Doutté à propos de Volubilis, de faire comprendre à celui qui ne l'a pas ressentie lui-même, l'émotion qu'éprouve le voyageur plongé depuis des mois dans la barbarie haineuse de l'Islam lorsque, fatigué de l'indigence de l'architecture arabe, il retrouve le style simple, la belle solidité et l'exécution soignée de ces deux monuments qui durent comme la marque éternelle du génie latin »³. La sévérité du jugement n'est pas que rétroactive, elle est sans appel car il est question de génie, un génie qui fait lamentablement défaut aux Marocains comme à tous les musulmans et qui est l'apanage de la seule Europe : « Il ne peut sortir aucune vie nouvelle des ruines mahométanes »⁴.

Ce qui est valable pour la ville l'est aussi pour ses habitants. L'individu n'existe presque pas dans le récit du voyageur; quand il est là, par nécessité du récit lui-même, il est dévalorisé, humilié, massacré. Le Marocain des villes est un semblant d'homme qui vit une fausse vie : « Qu'a-t-il pensé durant une existence écoulée de la sorte dans cette cité sainte, dont il n'a jamais songé à quitter l'ombre ? Quelle différence entre son esprit obtus et l'instinct de la bête à laquelle il prodigue ses soins ? A-t-il eu dans sa longue carrière, du berceau à la tombe, où son pied se heurte, une seule curiosité, une seule joie désintéressée ? A-t-il connu un sentiment supérieur aux sensations affectives de la vie animale ? Est-il certain, est-il croyable qu'il ait une âme libre ? »⁵.

Le Marocain des villes a tous les défauts : il est vaniteux, paresseux, lâche, fourbe, dur de cœur, envieux, malhonnête, ridiculement superstitieux⁶. Parlant de son guide marocain, Lavoix dit de lui qu'il est « sans scrupules, paresseux, vantard, écornifleur, poltron, et débrouillard » mais ajoute rapidement « c'était l'homme qu'il nous fallait »⁷. Un guide est non seulement un compagnon de

¹ - Filippo Pananti (1817) dans une relation de voyage en Algérie, cité par Brahim, *Opinions et regards...*, op. cit., p. 177-178.

² - Marcet, op. cit., p. 103.

³ - Edmond Doutté : *Missions au Maroc*, Paris, 1914, p.419, cité en note par Rivet, op. cit., p. 26. 26.

⁴ - Lenz, op. cit., p.285.

⁵ - Richet, op. cit., pp. 228-229.

⁶ - Il s'agit d'adjectifs qui reviennent chaque fois que le voyageur Européen se trouve en face de peuples barbares, cf. à ce propos Michèle Duchet : *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Albin Michel, 1995, p. 35 et s.

⁷ - Lavoix, op. cit., pp. 46-47.

route, c'est aussi un intermédiaire entre le voyageur et la population. Il fallait donc choisir son guide parmi ceux qui comprenaient le mieux le « caractère indigène », le plus indigène des indigènes. La description de l'attitude des gardes accentue le diagnostic : une sainte horreur du travail, une voracité sans bornes et, « à peu près tous les autres défauts »¹. Ces mœurs restent toutefois sans effet sur un bon Français, car un bon Français n'est pas corruptible².

Les relations de voyage mettent également en exergue certaines communautés dans la ville marocaine. Parmi celles-ci, les juifs occupent le devant de la scène, viennent ensuite les femmes et les esclaves. La quasi-totalité des voyageurs donnent une description minutieuse du quartier juif, de sa vie interne et des relations entre juifs et musulmans et entre Juifs et Européens. La description semble n'avoir qu'un objectif, et si on laisse de côté les propos fortement antisémites d'un Léon Godard, il s'agit toujours de démontrer le statut inférieur des habitants des *mellahs*, et de là la non tolérance des Musulmans, et de prouver ainsi la nécessité pour la France de compter sur la sympathie juive³.

Les femmes sont elles aussi omniprésentes dans les récits des voyageurs. Elles sont aussi anonymes que les hommes : on les croise dans les souks et les ruelles, elles sont voilées dans un « linceul », ou prostituées. Pierre Loti, d'habitude plus romantique, parle des maisons de matrones sur l'oued Fez, et de cadavres de prostituées et de clients emportés par une rivière qui arrose les jardins du sultan⁴. Edmond Doutté trouve que « la coquetterie, et même l'effronterie des femmes, frappe les voyageurs les moins prévenus... la prostitution dans les ménages est générale (*sic*) et les maris complaisants sont légion ». Le Marocain n'a pas de pudeur, ou du moins en a moins que l'Algérien, phénomène qui se manifeste surtout dans les *hammams*⁵. Chez les hommes, du haut au plus bas de l'échelle, « une seule et constante préoccupation : celle de se maintenir en état de faire bonne contenance dans le harem »⁶. Mœurs singulières, dépravées, corrompues, ignorance, natures lourdes, dures et grossières ; les voyageurs n'y trouvent aucune circonstance atténuante car, dans ce pays, à part la nature, « tout est petit »⁷.

Le Marocain est, comme le Tunisien et l'Algérien, sans dignité. Gabriel Charmes se lance dans une diatribe raciste et xénophobe qui n'a d'égal que le récit de Léon Godard : le sang arabe, mélangé au sang nègre, le tout mélangé au fanatisme, génère une déchéance générale⁸ : « Tous les musulmans ont les mêmes

¹ - *Idem*.

² - « C'est décidément un bon garçon que ce capitaine X, quatre ou cinq années d'isolement et de contact continu avec une civilisation arriérée et dissolvante n'ont en rien altéré son heureuse nature ; il reste, avant tout, un agréable et joyeux compagnon », *ibidem*.

³ - « On devrait cultiver sérieusement ces sympathies juives ; elles sont guidées uniquement par l'intérêt, c'est évident, mais peu importe : le Juif est le seul Marocain qui souhaite notre civilisation et espère notre venue ; il serait en outre l'ami le plus utile... », La voix, *op. cit.*, p. 110.

⁴ - Loti, *op. cit.*, p. 210.

⁵ - Doutté, *op. cit.*, pp. 143 et 149.

⁶ - Marcet, *op. cit.*, p. 144.

⁷ - Richet, *op. cit.*, p. 132.

⁸ - Charmes : RDM, vol. 67, *op. cit.*, p. 51.

mes mœurs (*sic*)... ces peuples sont inférieurs ; c'est par là qu'ils sont condamnés à subir la domination étrangère »¹. Le maître mot est prononcé : les Marocains doivent être conquis, car en dehors de la conquête d'une civilisation supérieure, point de salut. Ils résisteront comme ils pourront, le conquérant « calculera le nombre de millions qu'il faudra dépenser et tout le sang qu'il serait nécessaire de répandre »², mais l'issue est connue, leur sort est scellé. Le Maroc y gagnera, car « la civilisation vaut mieux que la barbarie, l'Évangile mieux que le Coran, la liberté mieux que le despotisme »³.

Conclusion :

Venus au Maroc, dans leur grande majorité, en chargés de mission, les voyageurs Français de la deuxième moitié du XIX^e siècle donnent du pays et de ses mœurs une vision très engagée. Il faut dire que le contexte historique caractérisé par l'expansion coloniale de l'époque, notamment aux lendemains de la guerre franco-prussienne, ainsi que les avatars du « problème marocain » faisait de l'élite intellectuelle le premier défenseur des « intérêts légitimes de la nation ». Ils sont venus au Maroc avec des idées plus ou moins arrêtées sur le devoir des nations civilisées à l'égard de peuples se débattant encore dans les ténèbres des âges antérieurs ; leur horizon d'attente était du coup très limité ; l'ethnocentrisme se mue rapidement dans leurs récits en un racisme quelque peu acerbe. Le voyageur a tendance à assimiler la différence par rapport aux mœurs européennes à une sorte de maladie incurable de l'homme et de la civilisation ; il ne voit de salut que dans une mise sous la tutelle européenne du pays et de ses habitants. Son discours devient alors un « événement », un « moteur de l'histoire ».

¹ - Charmes : *RDM*, vol. 75, *op. cit.*, p.858.

² - Richet, *op. cit.*, p. 104.

³ - Godard, *op. cit.*, p. 141.